

NOTES D'ETYMOLOGIE TAÏ (1)

PAR J. BURNAY ET G. COEDÈS.

I

Le nom de nombre "Cent".

Le mot siamois pour "cent" : ၁၀၀, différent, ainsi qu'on va le voir, des mots signifiant "cent" dans la plupart des autres dialectes taï, est identique au mot ၁၀၀ signifiant "enfiler".

Le passage de ၁၀၀ "enfiler, faire une ligature (de pièces de monnaie percées)" au sens de "cent" se comprend sans difficulté, mais l'hypothèse inverse est tout aussi acceptable, et l'on verra plus bas un exemple du passage de "cent" au sens de "ligature". Il est donc intéressant de rechercher quel est le vieux mot taï pour "cent". Si l'on pouvait montrer que ၁၀၀ dans ce sens n'est pas ancien, on donnerait du même coup de la consistance à l'hypothèse que ၁၀၀ "cent" repose sur ၁၀၀ "enfiler, faire une ligature".

A notre connaissance, on ne trouve de correspondants de ၁၀၀ avec le sens de "cent" qu'en laotien : *hōi*⁵, en taï noir : *hōi*₃ et en taï blanc : *rōi*₄, mais dans ce dernier dialecte *seulement avec le mot qui signifie "piastre"*(2), ce qui est capital au point de vue sémantique.

Ailleurs, on a un mot radicalement différent, mais commun à tous les dialectes, et dont les formes, là où nous connaissons les systèmes toniques, concordent pour le ton, soit :

Ahom : *pāk*,—Shan : *pāk*₁,—Khamti : *pāk*₁ (le ton est donné dans le dictionnaire shan de Cushing, mais nous ne connaissons que très imparfaitement les tons khamti),—Taï blanc : *pāk*₁,—Thô : *pāk*₁,—Nùng : *pāk*₁,—Dioi : *pā*₁, avec la chute de la gutturale finale après une longue, phénomène bien connu en dioi(3). Toutes ces formes

(1) Pour la notation des tons, nous adoptons dans ces notes le système proposé et suivi par M. H. MASPERO dans son article "Contribution à l'étude du système phonétique des langues taï" (B. E. F. E.-O., XI, p. 153), et modifié par lui (Ibid. XII, I, p. 11) pour le mettre d'accord avec les résultats des travaux de C. B. BRADLEY sur les tons siamois (Proc. Amer. Philol. Assoc., 1910 p. XCV, et J. A. O. S., 1911, p. 282 ; cf. B. E. F. E.-O., XII, ix, p. 21.)

(2) SAVINA, Dictionnaire tay-annamite-français, s. v. *roi*.

(3) E. HUBER, in B. E. F. E.-O., IX, 396.

sont à rapprocher d'autre part des formes chinoises du mot "cent":
Ancien chinois : *pak*,—Cantonais : *pāk*_o,—Mandarin : *'pai*⁽¹⁾.

Il serait prématuré, dans l'état actuel de nos connaissances, de poser une forme dans le genre de **pak*_x en taï commun. Mais il n'est pas invraisemblable de supposer cependant, étant donné surtout la correspondance satisfaisante des tons, que le mot est ancien en taï, que le mot n'est pas un emprunt indépendant dans chacun des dialectes où il apparaît, et que par conséquent cet emprunt peut remonter à l'époque de la communauté taï.

On peut dès lors se demander, soit si le taï commun avait **pak*_x et si le siamois, et les autres dialectes qui ont 𑜀𑜂𑜆𑜦𑜧 "cent" ont innové, soit au contraire si 𑜀𑜂𑜆𑜦𑜧 "cent" est ancien, indépendant de 𑜀𑜂𑜆𑜦𑜧 "enfiler", et si par suite **pak*_x est une innovation par emprunt au chinois.

Nous connaissons encore trop mal l'histoire et les positions respectives des parlers taï pour répondre d'une façon certaine dans un sens plutôt que dans l'autre. Cependant c'est la première hypothèse qui a le plus de chances d'être vraie, et cela pour les raisons suivantes:

(1) On sait l'importance des changements de technique pour l'explication des changements de vocabulaire. L'apparition d'une monnaie qui s'enfile dans un milieu qui ne la connaissait pas a pu être déterminant ici. Le fait que les ligatures étaient habituellement de cent unités expliquerait que le mot qui signifiait "ligature" en fût venu à signifier "cent" pour le compte de la monnaie, et ensuite pour toute espèce de compte.

(2) Cette hypothèse est singulièrement renforcée par le fait qu'en taï blanc, à côté de *pāk*¹ qui s'emploie pour tous les autres comptes, on a *rōi*₄ qui semble ne servir que pour compter les monnaies. Il est vrai que la piastre ne s'enfile pas, mais elle a remplacé des monnaies qui s'enfilaient et, d'autre part, les pièces modernes qui forment la petite monnaie de la piastre (pièce de 1 cent) sont des pièces percées. Les sapèques chinoises et annamites sont d'ailleurs d'un usage courant dans les pays où vivent les Taï

(1) KARLGRÉN, *Analytic dictionary of the Chinese language* (A.D.C.), s. v. 'pai, Nos. 685, 686 (p. 212).

blancs. Le dialecte tai blanc nous fait voir l'étape par laquelle le siamois et le laotien ont pu passer, avant que ຈ້ອຍ ait servi à exprimer "cent" dans toute espèce de compte.

(3) Le passage du sens de "cent" au sens de "ligature (de cent sapèques)" est attesté en cantonais(1). Selon Hobson-Jobson, le mot "sapèque" devrait même son origine à un hybride malais: Mal. *sa* + Chin. *pé-ko* > Mal. *paku*, avec le sens de "une (ligature de) cent". Le nom aurait ensuite été appliqué, non plus à la ligature, mais à chacun de ses éléments.

Le rapport entre le mot "cent" et le mot "sapèque" permettrait peut-être d'expliquer par analogie le mot siamois ມື້ໜຶ່ງ ວິນຊີ "sapèque" par un emprunt au chinois moderne. Cf.: Amoy colloquial: *peh* (2) — Pékinois: 'pé, pé', — Han-keou: *pé*, — Sseut-chouan: *pe*, "cent". L'évolution sémantique se présenterait de la façon suivante: Chinois moderne: "cent" > "ligature de cent sapèques" || Siamois: * ມື້ໜຶ່ງ ວິນຊີ "argent se comptant par ligature (de cent)" > ມື້ໜຶ່ງ "une pièce de cet argent, une sapèque." Malheureusement, il ne faut pas se dissimuler qu'un emprunt ne peut pas se prouver à si bon compte. Il faudrait connaître les realia et leur histoire mieux que nous ne les connaissons actuellement. Mais nous avons là du moins un exemple de plus d'une relation possible entre le nom du nombre "cent" et celui de la "ligature (de pièces de monnaie percées)".

Pour démontrer d'une façon concluante que le mot est une innovation du groupe siamois-laotien-tai noir, il faudrait arriver à déterminer avec précision à quelle date et dans quelles conditions elle s'est produite. Aussi longtemps que ces faits demeureront inconnus, l'explication de ຈ້ອຍ "cent" par ຈ້ອຍ "enfiler", qui, à notre connaissance, n'avait pas encore été proposée, conservera un caractère un peu hypothétique.

En ce qui concerne la forme sur laquelle reposent Ahom: *pāk*, etc., il semble impossible, en raison de son extension en tai, à laquelle

(1) *Hobson-Jobson*, s. v. *sapecca*, p. 793.

(2) Dans sa critique de la Grammaire siamoise de Wershoven (Toung-Pao, III, p. 455), Schlegel propose de voir dans ce mot l'origine de ຈ້ອຍ et pose *pāk* > *rāk* > *rai* > *roi*. Il n'y a pas à tenir compte d'une hypothèse fondée sur une phonétique aussi fantaisiste.

vient s'ajouter l'exacte correspondance des tons(1), de ne pas l'assigner au taï commun, ou tout au moins à la période de la communauté taï, et de la séparer d'Ancien chinois : *pak*.

Il resterait à déterminer si nous sommes en présence d'un emprunt du taï commun au chinois; ou d'une forme commune au taï et au chinois : la question reste entière(2). Mais quelle que soit la solution à laquelle on arrivera sur ce point, nos recherches dans le domaine des formes taï qui ne peuvent, comme c'est le cas pour celle-ci, être séparées des formes chinoises, nous permettent d'ores et déjà d'annoncer que l'examen des vocabulaires taï, et surtout du vocabulaire taï commun, confirme d'une manière frappante les remarquables restitutions de formes chinoises anciennes, auxquelles M. Karlgren a abouti sans tenir compte du taï(3).

(1) Le cas est donc tout différent de celui d'un mot tel que Siamois 𑜉𑜂𑜃𑜫 "carte à jouer", pour lequel la non-concordance des tons dans les divers dialectes taï où le même mot apparaît, dénonce un emprunt au chinois, fait *indépendamment* par chaque dialecte.

(2) Nous ne croyons pas en effet que les recherches de M. Conrady exposées dans son ouvrage "Eine denominativ-causativ Bildung..." aient démontré d'une manière rigoureuse la parenté du taï avec le chinois, bien que parmi les diverses hypothèses relatives à la parenté du taï avec les langues voisines, celle-ci paraisse encore actuellement la plus vraisemblable.

(3) Pour n'en citer qu'un exemple typique, emprunté également à la terminologie numérique, le nombre "dix mille" est exprimé en chinois moderne par un mot qui, suivant les dialectes se prononce *wan* (Mand.) ou *man* (cant.). La forme chinoise ancienne restituée par M. Karlgren (A.D.C.,

1295) : *miwan* est toute proche de la forme Siamoise 𑜉𑜂𑜃𑜫.